

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

DU FEUILLETON-ROMAN.—ÉTUDES CRITIQUES.

LE JUIF ERRANT, LES MYSTÈRES DE PARIS, ETC.,  
Par M. Alfred Nettement.

SUITE ET FIN.

M. Sue, dans son *Juif-Errant*, a dirigé constamment ses attaques contre la compagnie de Jésus, qu'il a tâché, par tous les moyens possibles, de rendre odieuse; nous ne perdrons pas ici notre temps à faire son apologie ni à la justifier: M. Sue, par ses exagérations, y réussit beaucoup mieux que nous ne saurions le faire.

«Les jésuites, tels que les conçoit le romancier, composent une bande de mal-fauteurs redoutables, beaucoup plus redoutables que ceux que nous voyons journellement comparaître devant les Cours d'assises... Ainsi, dans la confrérie secrète où Rodin rend compte à l'abbé marquis d'Aigrigny de l'état des affaires de la société, on voit que l'enlèvement, que les jésuites ont ordonné en Espagne, a réussi; qu'ils l'ont fait pour l'Italie, par un écrivain perdu de mœurs, par un infâme à leurs gages, un écrit incendiaire contre les Français; qu'ils entretiennent auprès d'un prince, qui n'est pas nommé, un agent qu'ils excitent au régicide, et que comme l'assassin éprouve un dernier scrupule, le supérieur des jésuites de Paris ordonne «de continuer à agir sur son imagination par le silence et la solitude, et de lui faire relire la liste des cas où le régicide est autorisé et absous.» On voit encore les jésuites ordonner à une femme, à la fois courtisée par le père et le fils, «de céder plutôt au fils, parce que le ressentiment de la jalousie sera bien plus cruel chez le vieillard, et que pour se venger de la préférence donnée à son fils, il dira ce que tous deux ont intérêt à cacher,» et ce que les jésuites ont intérêt à connaître. Deux ou trois servantes du curé Ambrosius ont disparu, et l'on parle de meurtre: les jésuites défendent Ambrosius tant qu'il sera possible de le défendre. Ils donnent 25 louis de gratification à Fra Paolo qui, par ses calomnies, a réduit Boccari, chef célèbre de patriotes Italiens, au désespoir et au suicide. Ils sont en relation avec la danseuse Ducorner, qui gouverne d'une manière absolue le prince régnant d'un des petits Etats d'Allemagne, et pour agir sur cette fille, ils ne font aucune difficulté de se mettre en relation avec son amant, qui a été condamné au baign comme faussaire... C'est si bien l'idée de M. Sue de représenter les jésuites comme des hommes capables de tous les crimes, qu'il les met en parallèle avec la secte des évangélistes de l'Inde, et qu'il leur donne la palme de la scélératesse et de la perversité.»

M. Sue a eu encore une intention qui est bien plus mauvaise et bien plus dangereuse que celle déjà si mauvaise de calomnier un corps d'individus qui sont nos contemporains, que nous pouvons coudoyer à chaque instant dans la rue et partout. Il a cherché à flétrir et à annéantir les principes religieux aux dépens d'une chose ridicule, impossible, car elle détruirait rapidement les bases de l'ordre social si elle était réalisée. M. Nettement fait parfaitement ressortir ce tort de M. Eugène Sue.

«L'esprit du bien est profondément anti-catholique. En voulez-vous une preuve? tous les personnages qui représentent des idées religieuses sont ou monstrueusement vicieux, ou stupidement fanatiques; tous les personnages qui n'ont que des idées de religion naturelle, c'est-à-dire qui ne sont pas chrétiens, sont vertueux, honnêtes jusque dans la débauche, purs jusque dans la boue. Cette nomenclature est curieuse à présenter. Agricole, religion naturel, c'est le meilleur des fils, le plus brave et le plus généreux des hommes; Dagobert, son père, l'ancien grenadier à cheval, qui *sabrait avec beaucoup de sensualité les moines espagnols* (ces expressions sont de M. Sue), Dagobert, qui appartient aussi à la religion naturelle, est le modèle des maris, des pères, des serviteurs, des soldats, des Français. La Mayeux religion naturelle, c'est la plus sainte, la plus douce et la plus dévouée des créatures. Adrienne de Cardoville, religion naturelle, fort naturelle, car elle brûle de l'encens devant un groupe de Daphné, et Chloé, qu'elle regarde comme le type de la beauté, c'est la plus noble, la plus généreuse, la plus fière, la plus magnanime des femmes. Le négociant François Hardy, religion naturelle; aussi est-il plein d'une bonté paternelle pour ses ouvriers, qu'il associe à tous les bénéfices de sa manufacture, dans la proportion de leur travail..... Il n'est pas jusqu'à Couche-tout-Nu et à Céphycé, dite la reine Bacchante, qui, au milieu de leurs débordements, conservent une noblesse de cœur et une générosité admirable, ne fassent de fort belles actions entre une orgie et une de ces contredanses excentriques que la pudeur des

sergents de ville interdit aux barrières: il est vrai qu'on ne peut nier que les figurants du quadrille de la *tulipe orangeuse* appartiennent essentiellement à la religion naturelle.

«Prenez maintenant le revers de la médaille, et passez en revue les personnages du roman qui appartiennent à la religion catholique. C'est Rodin, un monstre de crimes, un Satan fait homme, qui épouvante Faringhea; ce redoutable chef de la secte des évangélistes de l'Inde; par la supériorité de sa scélératesse; c'est un abbé marquis d'Aigrigny qui ordonne et stipendie le vol, la violence, la fraude, l'adultère, afin d'arriver à la spoliation d'une famille innocente, et pour qui le meurtre et le régicide sont des moyens ordinaires; c'est une princesse Saint-Bizier qui après avoir étonné le monde par le nombre et le scandale de ses adultères, cherche dans la religion le moyen de satisfaire ses passions de haine et d'envie; qui, tout en recevant dans son salon les évêques et le clergé, se plaît à jeter ses anciennes rivales dans la honte et le désespoir, et ses anciens amants dans le suicide, etc. etc.

«... Qu'il nous soit permis, avant de quitter ce sujet, d'adresser une question à M. Sue: s'est-il jamais demandé ce que c'était que le christianisme qu'il peint sous des couleurs si horribles? A-t-il mesuré d'un regard cette grande figure de la religion, qui, descendue, il y a dix-huit cents ans, du Calvaire, a traversé les peuples et les civilisations en faisant le bien comme son divin fondateur; car le mal que les passions humaines ont pu faire en son nom, ses principes le réprouvent et le condamnent; et qui après avoir prié sur le tombeau des empires, comme nous prions sur le tombeau de nos proches, se relève et se met en route vers son immortelle destinée? Sait-il bien que les plus longues histoires n'obtiennent dans l'histoire de la religion que la place d'un chapitre? A-t-il eu le temps d'apprendre que le christianisme fonda tout dans le monde moderne; que la fraternité des peuples n'est que l'esprit évangélique appliqué à la politique; que la philanthropie n'est que la charité; que l'esprit d'égalité, dans ce qu'il a de juste et d'élevé, descend en ligne directe de la sainte Montagne du haut de laquelle celui qui voulut naître dans une crèche envoya un pêcheur avec onze compagnons, sortis comme lui des rangs les plus infimes du peuple, à la conquête du monde!

«Que peut espérer M. Sue de cette guerre faite au catholicisme? le détruire en France? Une fois déjà on l'a détruit officiellement, et bien peu d'années après, on le sait, Napoléon, quand il voulut édifier sur des ruines, se hâta de le rappeler en motivant ainsi cette grande mesure de réparation sociale, dans le rapport sur le concordat: «Les lois ne régissent que certaines actions, disait-il: la religion les embrasse toutes; les lois n'arrêtent que le bras, la religion règle le cœur; les lois ne sont relatives qu'au citoyen, la religion s'empare de l'homme. La morale sans dogme religieux ne serait qu'une justice sans tribunaux... Sait-on bien ce que serait un peuple de sceptiques? Le scepticisme isole les hommes autant que la religion les unit; il ne les rend pas tolérants, mais frondeurs; il dénoue tous les fils qui les attachent les uns aux autres; il fortifie l'amour-propre et le fait dégénérer en un sombre égoïsme; il substitue des doutes à des vérités; il arme les passions et ils est impuissant contre les erreurs; il inspire des prétentions sans donner de lumières; il mène par la licence des opinions à celle des vices; il flétrit les cœurs, il brise les liens, il dissout la société.» Sont-ce là des maximes de circonstance: vérités en 1802, mensonges aujourd'hui, ou des principes d'une justesse éternelle? M. Sue a-t-il quelque chose à mettre à la place de la religion comme lien social, ou a-t-il une religion à mettre à la place du catholicisme?»

L'auteur du *Juif-Errant*, à son insu peut-être, a si bien senti que la résignation était une vertu sublime, qu'il a tracé avec beaucoup de grâce et de sensibilité le portrait touchant d'une pauvre fille du peuple appelée la Mayeux. Elle est bossue, comme son surnom l'indique, faible, en proie à la misère, et cependant elle est bonne. En elle se trouve consommé un des grands mystères de l'humanité, le mystère de l'alliance de la beauté morale avec la laideur physique. C'est, suivant une comparaison charmante de Fielding: «la patience qui sourit à la douleur assise sur son tombeau.» Loin d'en vouloir au bonheur, elle, pour qui le bonheur n'est qu'un mot, non-seulement elle pardonne à la beauté, mais elle l'admire; elle ne se plaint pas de sa situation, ne se révolte pas contre son sort; elle travaille, souffre et fait le bien. Elle trouve tout naturel que les autres soient beaux et heureux, et qu'elle soit triste, difforme et livrée à la dent aiguë de l'infortune. Que cette figure si chrétienne me plaît bien mieux que celle d'Adrienne de Car-

à cette pauvre fille qu'à ce type équivoque de la sensualité et du matérialisme ! Pourquoi faut-il qu'à ce moment où nous écrivons ces lignes, M. Sue, dans la continuation de son œuvre, l'ait défigurée et rendue presque ridicule par un étalage de sentiments aussi romanesques que faux et guinés !

L'auteur du *Juif-Errant*, qui a la prétention d'être un philosophe, de connaître l'humanité, s'est trompé le plus complètement du monde en traçant le portrait de Rodin, qui n'est autre que Tartuffe, mais Tartuffe poussé jusqu'à une hyperbole démesurée. Il aurait dû se rappeler que l'homme est rarement complet dans le bien, et jamais dans le crime. On n'a jamais vu, et espérons qu'on ne verra jamais, de célébrité aussi consommée que ce Rodin, idéal des plus monstrueuses alliances que la perversité humaine pourrait enfanter.

Nous demandons au lecteur la permission de terminer par l'examen de la portée sociale du livre de M. Sue. Nous avons dit, en commençant, qu'il avait ouvert au roman une voie nouvelle. En effet, il a voulu en faire l'organe d'une sorte de législation ou plutôt de réforme de la société ; il l'a rendue l'écho, l'interprète des souffrances de l'humanité, et l'a chargé d'y porter remède.

—Ce but est prétentieux, et voilà tout.—

Dans un instant, nous vous dirons comment nous comprenons le roman, et nous ferons justice de cette importante donnée aux œuvres d'imagination.

M. Sue a voulu et a cru résoudre une des questions les plus importantes et les plus ardues du moment, que nous avouons, franchement pour notre part, comme énormément difficile pour ne pas dire impossible, avant d'avoir été examinée, élaborée consciencieusement ; longtemps et profondément. Tout le monde a nommé l'*organisation du travail*. Nous nous attendions à voir quelque chose de nouveau en entendant M. Sue, dans la préface, ou plutôt la dédicace de son livre, annoncer hautement cette intention. Nous avons été trompés, car nous n'y avons trouvé que la reproduction des utopies qu'on rencontre dans les doctrines d'Owen, de Saint-Simon et surtout de Fourier, qui, par l'originalité de son esprit et l'ensemble supérieur de ses conceptions, est devenu le chef de la nouvelle école des réformateurs socialistes. Selon eux, ils y a cinq mille ans que la morale humaine se trompé en enseignant à l'homme la lutte contre ses passions, et la plus belle des victoires, celle qu'il remporte sur lui-même. Au lieu de résister à ses penchants, il faut s'y abandonner ; morale facile, dans le culte de laquelle l'homme a été précédé par la brute : toutes les passions sont bonnes parce qu'elles viennent de Dieu ; l'immoralité ne consiste donc pas à obéir à ses passions, mais à lutter contre elles.

Tels sont à peu de chose près les principes des nouveaux réformateurs. Plus de responsabilité individuelle pour les actions : une responsabilité collective et sociale : le libre essor des passions, et, au moyen de l'immense variété des jouissances qu'on doit trouver dans la satisfaction donnée à toutes les facultés physiques et intelligentes, la réalisation du bonheur universel, cette autre quadrature du cercle, qu'on cherchera jusqu'à la fin des temps parce-qu'elle ne sera jamais trouvée. Ces utopies ne sont pas très-dangereuses chez les utopistes proprement dits, précisément parce qu'ils les discutent, et que la discussion en fait voir bientôt tout le vide.... Le fourriérisme est donc resté à l'état de sentiment dans certaines intelligences, c'est-à-dire comme une protestation vague, mais passionnée, contre l'état social du monde, comme une intuition confuse d'une nouvelle organisation sociale dans laquelle les conditions du mal et du bien seraient changées.

M. Sue, en appliquant ces principes, a tout bonnement abouti à la création du Phalanstère et à l'association du maître et de l'ouvrier ou à l'admission de ce dernier à une part proportionnelle dans les bénéfices.—Vous voyez qu'il n'y a rien de nouveau là-dedans, et que M. Sue n'est qu'un plagiaire.—

Ne serait-ce pas ici le lieu, peut-être, d'agiter la question de savoir si le roman peut servir à quelque chose, et être de quelque utilité comme délassement fructueux de l'intelligence. Nous aurions beaucoup à dire là-dessus, mais comme le temps et l'espace nous pressent, bornons-nous à quelques mots que nous pourrions appeler nos conclusions. Socrate a dit avant nous " que l'esprit, de même que le corps, ne pouvait pas être livré à une tentation continuelle ; il faut qu'il se repose par quelque distraction légère, souple, gracieuse, enjouée, qui lui fasse oublier pour quelques moments ses graves préoccupations et ses travaux sérieux." Les œuvres d'imagination peuvent donc servir à ce délassement ; ne serait-il pas de beaucoup préférable de lui présenter, au lieu de ces tableaux forcés en ton et en couleur, où l'immoralité le dispute le plus souvent à l'ineptie du plan et à la faiblesse du développement, quelques situations vraies, touchantes, quelques peintures réelles du monde existant, dont il puissent retirer profit et avantage par le désir de l'imitation et de la reproduction ? Nous avons présenté comme un fait admis inévitablement que l'homme était de sa nature essentiellement imitateur ; si on lui offre de bons exemples, il les suivra, tout comme il le fera des mauvais. Est-ce que le roman ne pourrait pas moraliser un peu ? qu'on me pardonne l'ambition du mot ; est-ce qu'il ne pourrait pas, par le tableau si fécond et si varié en incident, inépuisable même, de la lutte de la vertu avec le vice, du bien avec le mal, des passions humaines et de leur répression, en adoucissant la crudité des descriptions, tirer des enseignements utiles, généraux, qui ne laisseraient à l'âme que de douces, tendres et salutaires impressions, au lieu de cet effroi vague, de ce désordre douloureux, de

cette perturbation sombre, de cet éveil si dangereux des mauvais instincts, de ce trouble étrange et inconnu jusqu'alors qu'elle ressent après la lecture de ce qu'on appelle si tristement les chefs-d'œuvre de la plupart de nos modernes romanciers ?

Il y a quelque temps déjà, un an à peine, nous citions ces paroles remarquables de Roarbaecher, sur les destinées et le but de la poésie :

" Ah ! quand est-ce que nous verrons les poètes répondre à leur sublime vocation ? quand s'élèveront-ils par la vivacité de leur foi et de leur amour jusque dans le sein du poète éternel ? quand se disposeront-ils, par la pureté de leur cœur, au souffle divin de l'esprit vivant qui anime les prophètes ? Ils se plaignent qu'il ne leur reste plus rien à chanter ; et les plus célèbres jusqu'ici n'ont fait que bégayer quelques vers du poème infini de Dieu."

Nous pourrions appliquer au roman quelque chose d'analogue. A cette condition seule, nous consentons à le tolérer et à l'admettre.

M. Sue mieux que tout autre pourrait lui faire prendre cette grande et noble initiative. Nous lui reconnaissons, car avant tout, on le sait, nous sommes justes, une imagination d'une fécondité remarquable, une ressource inépuisable de moyens, un grand talent d'exposition, un art infini dans la manière de dramatiser un sujet. Son talent serait bien plus à l'aise dans la voie nouvelle que nous indiquons. Il y viendra tôt ou tard, nous en sommes persuadés ; car une intelligence de cette trempe ne peut toujours se tromper et marcher à côté de la vérité. Mais, pour l'amour de Dieu, qu'il ne soit plus moraliste-socialiste et réformateur ; car il voit mieux que nous, qu'en abordant ces grandes questions qui touchent aux bases de l'édifice social tout entier, si on veut les mettre à la portée de tous, il faut nécessairement les tronquer, les amincir, les défigurer, et par conséquent faire tout le contraire de ce qu'on se proposait en principe. Et puis, l'esprit en lisant un roman veut tout simplement se distraire, et nullement agiter ce qui fait le sujet de ses méditations aux heures graves et silencieuses de l'étude.—

Notre critique a été bien incomplète, bien écourtée ; nous avons dit pourquoi nous avons été forcés d'en agir ainsi. Quelques lecteurs diront peut-être que c'est déjà trop d'accorder au feuilleton-roman. Le livre de M. Nettement contient en outre la critique des *Mémoires du Diable*. Nous n'en parlerons pas ; nous renvoyons au jugement porté dans le livre.

Le travail de M. Nettement est en général une œuvre bien et consciencieusement faite,—l'œuvre d'un honnête homme. Le style est fin, spirituel, vif, mordant et de bon aloi ; l'expression y est quelquefois un peu entortillée ; mais le sujet l'excuse ;—il y a peut-être quelques longueurs ; mais il y avait tant à dire sur M. Sue ! Soit toute, c'est de la bonne et saine critique. On peut nous en croire sur parole, puisque nous déclarons de bonne foi que nous sommes loin de partager toutes les opinions de M. Nettement, même quelques-unes de celles qu'il a émises dans son livre. C'est donc un simple hommage à la vérité qui nous fait porter ce jugement.

LÉON DINAUMARE.

## BULLETIN.

### Mission des RR. PP. Jésuites dans l'Orégon (suite).

" Nous voilà donc en route pour plus de prudence nous endossant la robe noire, généralement respectée par les Indiens des montagnes : nous avions d'abord à passer la grande Rivière aux Serpens. Le P. De Smet y avait perdu une charrette ; les pertes du P. Devos avaient été encore plus considérables : grâces au guide que Marie nous avait envoyé, nous n'y perdîmes absolument rien ; aucun effet ne fut mouillé ; tandis que ceux qui nous avaient vus partir tremblaient pour nous. Nous avançons avec confiance sous les ailes de la Providence : pour mon compte je me tenais si assuré de la protection divine, que même au fort du danger, je n'ai pas éprouvé le moindre sentiment de crainte. " Ce n'est pas moi qui me suis lancé dans cette vie ; c'est Dieu lui-même qui m'y a mis : " cette pensée dominait tout sentiment opposé à la confiance. Cependant, pour ne pas commettre d'imprudences, dès que nous fûmes sur les terres ennemies nous attachâmes nos chevaux pendant la nuit, faisant la garde tour-à-tour. Qu'eût servi notre garde, si un parti ennemi fût venu nous assaillir ? Nous étions sept en tout : trois religieux, Ignace, deux voituriers et un jeune Canadien qui voulut bien aussi faire le voiturier pour nous accompagner ; quatre par conséquent à qui il eût été permis de combattre. Mais nous ne vîmes pas même les pistes d'un Pied-Noir. Nous vîmes deux familles de *Banacs* ; heureusement que les autres avaient pris une autre route ; car les cadeaux nous auraient coûté cher. Ils faillirent nous nuire d'une autre façon : ils mirent le feu à la montagne que nous avions à passer ; et de la montagne le feu, se communiquant à la prairie, était porté devant nous par un vent violent : que feriez-vous dans une position semblable ? au milieu d'une immense plaine, couverte d'herbe sèche à laquelle le feu a pris, si le vent porte le feu vers vous ? Mettre une rivière entre le feu et vous ? bien : on n'a pas toujours de rivière sur son passage : puis si elle n'est pas large, elle n'offre pas une barrière que le feu

ne puisse franchir, et ne franchisse souvent. Que faire donc ? mettre vous-même le feu à la prairie *sous le vent* ; et quand le vent a emporté votre feu, vous vous réfugiez dans l'espace dévasté : le défaut d'aliment est assurément la meilleure barrière qu'on puisse opposer au feu.

« Nous vîmes le feu de fort près, nous n'eûmes cependant pas besoin d'avoir recours à cet expédient : cette journée fut une des plus curieuses de notre voyage : elle commença par une chaleur très forte, à laquelle un vent de nord fit succéder presque subitement un froid qui nous gênait beaucoup. Vers cinq heures du soir, Ignace nous voyant à une petite distance du feu nous fit camper à l'abri de quelques arbres verts, sur les bords d'un lit profond et rocheux d'un petit ruisseau. Imaginez-vous une rivière de feu courant sur la superficie de la terre, avec une grande rapidité, bondissant à une hauteur considérable ; c'est le spectacle qui nous occupa une partie de la nuit. Comme le vent était froid et perçant, nous nous confinâmes comme des Lapons dans des trous de rocher : l'un servait de cuisine et de réfectoire, l'autre de chambre à coucher : on sortait de temps en temps pour observer le torrent de feu, voir s'il ne s'approchait pas trop, il vint jusqu'à une portée de fusil de notre camp. On allait aussi cueillir des poires, des cerises qui se trouvaient en grande abondance tout autour de nous : mais on ne tardait pas à se réfugier dans les trous. Ces petits fruits que vous auriez à peine regardés nous paraissaient délicieux ; les poires, grosses en tout comme des pois chiches, sont connues chez moi sous le nom de *poires de St. Jean* ; j'ignore le goût qu'elles ont en Suisse : ici elles sont très sucrées. Les cerises, nommées *cerises à grappes*, ressemblent assez, quand à la forme et à la couleur, aux groseilles de vos jardins : mais elles conservent presque toujours quelque chose d'âpre qui agace les dents.

« Le lendemain nous eûmes à faire route parmi les tristes restes d'un vaste incendie. Les montagnes noires, et dépouillées jusqu'au sommet de toute espèce de végétation, étaient bien peu propres à nous égayer. Nous vîmes alors que ce vent froid, qui avait failli apporter l'incendie sur nous, nous en avait débarrassés, en balayant tous les lieux par où nous avions à passer. A midi nous avions retrouvé la terre couverte de gazon : nous prîmes alors quelque nourriture, et continuâmes notre route. Nous étions à peine sortis de ces sombres lieux, que nous vîmes l'incendie s'y rallumer : tout cela se passait sur la *fourche* sans eau, sur laquelle nous campâmes une seconde fois ayant de l'eau en abondance.

« Quelques jours après un des Pères, dégoûté du lard, dit à un des volontiers de nous tuer un des loups qui nous suivaient constamment. Le soir on arriva au campement à nuit close : le cuisinier n'eut pas le temps suffisant pour amollir cette viande : on en mangea pourtant : mais le lendemain matin, l'auteur du conseil était malade ; on lui dit que le loup l'avait mordu, qu'il s'était vengé ; au reste c'était se venger de tous ; car nous ne pûmes partir à cause de cette indisposition ; de plus le chasseur qui, la veille, avait été obligé de se jeter à l'eau, au passage d'une rivière, était malade lui-même. Ils ne purent jouir de leur gibier qui, grâce à l'adresse de notre cuisinier, se trouva excellent le matin. Vers midi on se remit en route : notre campement avait été si bien choisi que, sans sentir aucun vent, on jouissait de la chaleur tempérée du soleil : mais à peine fûmes nous partis que nous nous sentîmes incommodés par une bise des plus froides. J'avais pitié de nos deux malades ; je m'avançai vers le capitaine pour l'engager à camper de bonne heure : un motif plus efficace vint se joindre au premier : Ignace me prévenant : « Père, me dit-il, il y a de la biche (du cerf : ici les chasseurs nomment la femelle pour l'espèce : le mâle étant ordinairement maigre, ils daignent à peine en manger, ou même le nommer : on dit, *manger de la vache, de la biche* :) Père, il y a de la biche par ici : si tu veux conduire, j'irai essayer d'en tuer une. » Nous avions à peine fait un quart de lieue que nous le trouvâmes dépeçant un énorme cerf : les bois étaient longs au moins de quatre pieds chacun. Ignace n'était pas content, il voulait de la biche : je l'ai dit, les chasseurs de ce pays-ci ont le goût difficile. Après avoir montré à l'un de nos gens la manière de découper l'animal, et lui avoir enlevé les deux dents canines, il partit et revint au campement, environ une heure après, avec les pièces choisies d'une biche. Nous réservâmes cette dernière viande pour être mangée fraîche, le cerf fut salé : on en remplit trois petits tonneaux de 200 livres de farine chacun : dès lors le lard fut mis à part, et notre nouvelle provision fut bien plus que suffisante pour le

reste de notre voyage ; et cependant, la biche ayant été tuée dans la rivière, Ignace n'avait pu en prendre le quart ; plus de la moitié du cerf avait été abandonné aux loups, parce que nous ne pouvions en emporter d'avantage.

« Jamais je n'avais vu ni cerf, ni biche vivants, et je vous avoue que je m'en étais fait une idée bien fautive : je m'étais imaginé un animal élancé, mince, léger, tel enfin qu'il pût surpasser en vitesse tous les autres animaux ; j'avais regardé comme des contes ce qu'on nous disait que, poursuivis pendant un quart d'heure, ils étaient rendus, se couchaient et se laissaient approcher sans difficulté : qu'un certain chasseur en avait amené un à son sort à coups de foudres. Ils étaient assez familiers dans l'endroit où nous étions ; et comme nous campâmes de bonne heure, et partîmes tard le lendemain, nous eûmes le temps d'en examiner plusieurs qui venaient eux-mêmes regarder nos chevaux et nos voitures : il y en eut un qui vint à quelques pas de notre feu pendant la nuit : on ne tira pas, crainte de donner l'éveil à quelques ennemis : du reste nous avions de la viande plus que nous ne pouvions en emporter : ce qui me surprit surtout ce fut leur trot extrêmement lourd, leur corpulence, leurs membres vigoureux, et bien différents de ce qu'on nous avait dit ; leur bois pesant plus de 50 livres. Celui qui avait été tué avait six andouillers ; ce que d'après les naturalistes, lui donneraient six ans d'âge : il avait au-dessous des yeux deux ouvertures dont je n'ai vu la description nulle part ; elles étaient revêtues en dedans de poil comme le reste de la tête ; je n'ai pas eu le temps d'examiner ce que pouvait être cet organe nouveau. Les canines ressemblent assez à deux globules d'ivoire, l'un plus petit que l'autre, qui seraient réunis, et dont l'espace intermédiaire serait comblé ; la partie la plus mince est la racine : c'est un grand ornement parmi les Sauvages.

« Nous eûmes encore cette même soirée de la musique. Imaginez les sons les plus forts et les plus doux en même temps de la clarinette, ce ne sera, je crois, ni si fort, ni si doux que le crâne du cerf. Cette musique, qu'il n'est pas donné à tout voyageur d'entendre, nous récréa beaucoup toute la soirée : quand elle vint à se prolonger pendant la nuit, nous aurions volontiers applaudi les musiciens pour les faire cesser ; mais en dépit de notre fatigue, ils continuèrent jusqu'au matin à interrompre notre sommeil : *Nil omni ex parte beatum*.

*La suite au prochain numéro.*

*Extrait du Catholic Herald de Philadelphie (suite et fin).*

« Le digne clergé de l'Eglise à laquelle j'appartiens, ne se permet jamais de sortir sur ces matières. S'il le faisait, je quitterais son Eglise à l'instant, et je prie tous les hommes bien pensants de réfléchir sur ce sujet. J'ai des enfants à qui je dois une grande responsabilité, et je ne permettrai pas que leurs jeunes esprits soient imbus de ces principes de bigoterie, de préjugés et d'antipathies. Quand je considère que l'Eglise Catholique Romaine se compose de la grande majorité de la famille chrétienne répandue dans tout le monde, que toutes les sectes protestantes à la fois ne sont qu'une poignée en comparaison, que la secte particulière à laquelle j'appartiens n'est qu'une moitié de cette poignée, puis-je penser sans présomption, que tous les catholiques qui existent maintenant et qui ont existé depuis tant de siècles, sont dans l'erreur et que j'ai seul raison ? Loin de moi ces pensées vaines et présomptueuses ; quand je pense surtout que c'est à cette Eglise que nous sommes redevables de voir l'Europe chrétienne, ainsi que les autres parties du monde, par le moyen de ses missionnaires, ou comme vient la mode de parler, par ses émissaires, qui sans secours, aisances et réserves de biens pour l'entretien de la famille des ministres de nos missions modernes, observant fidèlement les préceptes de leur divin maître, sans *scrip*, ni argent, ont cependant pénétré, dans les parties les plus lointaines de la terre, et christianisé toutes les nations et des millions d'hommes, — ajoutez à tout cela, et beaucoup plus encore, ce qui n'est pas encore nécessaire de mentionner, que j'ai parmi mes connaissances personnelles, (et qui est celui qui n'en a pas !) des personnes étroitement attachées à cette Eglise, dont j'honore et respecte les excellentes qualités qui recommandent un chrétien ; que je connais pour bons citoyens, bons pères, bons frères, et bons fils, et doués du plus haut degré d'intelligence : quelques soient les autres instructions que je trouve à tirer d'ailleurs, cette Eglise au moins enseigne la charité, et m'apprend à respecter les opinions des autres hommes.

« Vous et plusieurs autres qui demeurez dans ce village depuis une dizaine d'années, pouvez-vous rappeler un gentilhomme dont les restes reposent au

milieu de nous, qui était un fidèle et rigide observateur de l'Eglise Romaine, et le fondateur d'une Eglise dans votre ville. A mon estime, c'était un des meilleurs hommes, si ce n'était pas le meilleur, que j'aie jamais connus : homme du plus grand talent, véritable gentilhomme, chrétien sincère et zélé, juste, honnête et consciencieux, ami des pauvres, et vraiment unique, toujours prêt à faire du bien à tous, aimé et respecté sans aucune exception par tout le village. J'ose dire que dans Manayunk il n'est pas un seul individu résidant ici depuis ces dix dernières années, qui ne connaisse bien tout ce que je dit de cet homme, et même quelque chose de plus. Reportons pour un moment, nos pensées sur cet homme, rappelons ses grands talents et ses perfections; tant de bonnes actions, d'œuvres éclatantes, sa vie innocente, et remplie de vertus; et demandons-nous ensuite s'il n'était que vraisemblablement si attaché à une Eglise que tant de fanatiques voudraient nous faire considérer comme méprisable et corrompue : jamais.

« Si sur notre heureuse terre, chaque individu, grâces à Dieu, est libre d'adorer son créateur, suivant ce que lui dicte sa conscience, on ne doit pas donner de préférence à aucune secte, en fait de religion : ici tout le monde est sur le même pied : tous peuvent suivre leur route sans être molestés : c'est pour parler emphatiquement, un champ où verte, où ne règne pas la faveur. Les choses étaient ainsi, j'ai toujours été frappé et tout homme de bon sens le sera comme moi, que les contes impertinents, les craintes et les inquiétudes de nos fanatiques, touchant la naissance et le progrès de l'Eglise Romaine catholique, dans notre pays prouvent leur peu de croyance dans leurs systèmes de religion. C'est une espèce d'aveu de leur part, que le clergé catholique romain montre plus d'énergie et d'activité dans l'accomplissement de ses devoirs, ou bien que la divine Providence se plaît davantage à bénir leurs efforts, que ceux des autres. Une autre idée m'occupe souvent l'esprit : le grand objet et le devoir principal des ecclésiastiques est, ou doit être de sauver les âmes. Ils devraient être pleins de reconnaissance pour Dieu, quand l'occasion de le faire se présente. Maintenant si ceux de notre clergé protestant qui croient qu'il n'y a point de salut dans l'Eglise catholique romaine, au lieu de travailler à détourner de l'immigration du peuple qui appartient à cette Eglise, ne devraient-ils pas au contraire la désirer, la demander, et de plus étendre et agrandir leur champ d'opération ? eux qui se sont dévoués à un ministère de persuasion morale, ne devraient-ils pas bien légitimement en agir ainsi ? mais non, il faut qu'ils mettent bas les armes dont ils s'étaient servis jusqu'à présent. La calomnie, l'injure, le mépris, ne valent rien dans aucune cause et encore bien moins lorsqu'il s'agit de la cause de Dieu.

« Dans le cours de ma vie, j'ai eu dans trois circonstances, pour ainsi dire quelque rapport avec le clergé catholique Romain, et chaque fois, il m'a donné des impressions favorables. Vous vous rappelez que dans l'année du cholera, Manayunk fut très affligé, et on compta cinquante mortalités parmi la population qui était peu de chose alors. Il arriva, comme quelques-uns de vous peuvent se le rappeler que je fus nommé président du comité de santé créé alors par les citoyens, et mon devoir m'appelait souvent parmi les malades. Dans le même tems, se trouvaient dans le village deux prêtres catholiques, et il faut dire à leur honneur qu'ils faisaient paraître le plus d'activité et de soin partout où l'on voyait la détresse, la pauvreté, la misère, la maladie et la mort : j'étais sûr de les trouver à chaque heure de la nuit, donnant de toutes manières et sans ostentation, assistance, soulagement et consolation aux pauvres malades. Leur attention ne se bornait pas seulement à des paroles stériles, ni à ceux de leur secte, mais leurs aumônes étaient des plus abondantes, et autant que j'ai pu voir, elles s'étendaient à tous également et cela par le moyen d'un ou deux médecins qui n'étaient connus que de moi seul, et qui étaient les distributeurs de leurs aumônes. Des actes comme ceux là, peuvent bien dissiper des milliers de calomnies et couvrir les péchés. La troisième occasion est plus récente. Je demeure près de l'Eglise St. Jean dans la treizième rue. Dans la nuit que fut brûlée l'Eglise de St. Augustin je vis de la lumière, et je passai en bas de la rue du chataignier, pour en découvrir la cause, quand, étant arrivé près de la treizième rue, je rencontrai un Monsieur qui me dit que la populace avait mis le feu à l'Eglise de St. Augustin, et que l'on descendait à celle de St. Jean. Il me demanda mon avis, comme le meilleur expédient pour agir, assurant qu'il y avait dans l'Eglise huit ou dix hommes qui la gardaient. Je lui déclarai franchement, de les faire sortir, de fermer les portes, et de ne point faire de défense, mais de s'en

remettre pour tout aux autorités. Il fut d'accord avec moi, et gagna l'Eglise avec la détermination de se conformer à mon avis : mais en arrivant, un Monsieur d'influence et bien connu (qui n'est point de l'Eglise Catholique Romaine) se trouvait là. Il ne voulut plus exécuter l'avis que je lui avais proposé, et soutint que comme citoyen, il ne se tiendrait pas là pour voir détruire des propriétés par la canaille, qu'il les défendrait : alors il demanda à chaque bon citoyen de l'assister dans son dessein. Mais il fut opposé, et vigoureusement opposé dans ses vœux, opposition qui venait d'une source d'où l'on s'attendait peu, de l'Evêque Kenrick, au moment où tout était dans l'agitation et le trouble, et où il n'y avait pas lieu à la réflexion. On protesta fortement contre la défense qui avait été faite et on dit qu'on ne s'y conformerait pas dans les circonstances actuelles.

« Jamais je n'oublierai, tant que je vivrai, les raisons de l'Evêque. « Si toutes les églises de la ville et du comté sont brûlées, c'est une petite affaire, car on peut les rebâtir ; c'est un bien moins grand malheur que de voir une seule âme sortir de ce monde pour aller rendre ses comptes sans être préparée. » Ce sentiment noble et vraiment chrétien, excita mon admiration, et quoique je n'aie point le plaisir de connaître l'Evêque et qu'il ne fasse guère attention à l'existence d'un homme comme moi, l'esprit véritablement chrétien qu'il fit paraître dans cette circonstance, fit sur moi des impressions qui ne s'effaceront pas sitôt, et j'entretiendrai toujours pour lui le plus profond respect. Je ne suis pas théologien, et je n'ai jamais vu aucun avantage résulter de ces discussions entortillées. Je ne m'embarrasse guère des motifs d'aucun homme à ce sujet, cela ne me regarde pas, c'est son affaire : mais j'admire et respecterai toujours, les actions et la conduite d'un homme, quand ils sont pour le bien, quelque soit cet homme d'ailleurs.

« Un jour ou deux après l'affaire dont je viens de parler, je me trouvais dans une conjoncture qui me causa plus de mortification et d'indignation comme américain qui ressent le plus grand attachement pour son pays, que je n'en ai jamais éprouvé dans le cours de ma vie passée. Dans mes voyages journaliers de ma résidence à ma place d'affaires, et je passe et repasse devant l'Asile des Orphelines rue des Chataigniers, je me suis souvent arrêté à la porte du devant, et je regardais avec plaisir les nombreux enfans qui jouaient dans la cours, les unes avec leurs petits bambons, d'autres avec leurs trompettes, et leurs cerceaux : toutes étaient propres, bien vêtues, et retraçaient l'image du bonheur et d'une santé parfaite. Dans ces occasions, il m'est souvent venu dans l'esprit, qu'une Eglise qui produit de tels fruits de vertus ne doit pas être appelée corrompue, comme tant de gens voudraient nous le faire croire. J'avoue aussi que mon esprit a été préoccupé par une autre pensée, dans le même tems : c'était le regret de voir que nos nombreuses églises protestantes n'eussent plus de si admirables établissemens à nous montrer.

« Mais pour en finir sur ce sujet, un soir que je passais par cet endroit, je vis à mon grand étonnement des piquets de soldats placés devant et à l'entour de la maison, et après des perquisitions certaines, je su que toutes les femmes avec les enfans avaient été enlevées et réparties dans différentes maisons du voisinage, parce que les autorités craignaient une attaque contre la maison, de la part des natifs. Essayer de vous dire les sensations que j'éprouvai alors et l'humiliation où je me trouvai, serait chose impossible. Est-il donc possible, me disais-je, que les autorités de notre ville, la ville de Perm, dans les Etats-Unis d'Amérique, au dix-neuvième siècle, seraient assez fondées pour supposer qu'un tel établissement religieux habité par des femmes pour l'éducation des jeunes orphelines qu'elles nourrissent et habillent, serait attaqué et saccagé par des hommes qui s'appellent américains ?

« Cette simple idée est suffisante pour faire rougir de honte tout américain honnête et qui a encore du cœur. Je terminerai tous ces détails, en les accompagnant du plus ardent désir, que s'il était possible pour l'honneur de notre ville, de notre pays, et du siècle où nous vivons, le souvenir de si honteux événement fût rayé de notre histoire.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

CHARLES V. HAGNER.

*Errata.*—Dans le numéro du 14 du présent, à l'article des deux Evêques, au lieu de lire l'Evêque protestant de Tasmavi à Nyou, lisez : l'Evêque protestant de Tasmania Nixon.

Dans le numéro du 11 du présent p. 686, ligne 17, au lieu de Hagner, lisez : Hagner.

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

## FRANCE.

M. le préfet de la Côte-d'Or vient de publier une circulaire contre le colportage des mauvais livres. Nous regardons comme un devoir de donner hautement notre approbation à cette mesure, qui fait honneur au premier magistrat de notre département. C'est maintenant à MM. les maires à faire en sorte que cette mesure si nécessaire ne reste pas à l'état de lettre morte. Nos campagnes sont inondées de colporteurs, dont plusieurs ne reculent devant aucun moyen pour grossir leurs bénéfices. Les livres les plus infâmes sont vendus par eux à vil prix ; et ces livres trouvent, malheureusement, toujours des acheteurs. C'est-là une peste publique que les dépositaires de l'autorité doivent constamment tendre à extirper, en faisant usage des armes que la législation a mises entre leurs mains. *Ami de la Religion.*

## PRUSSE.

—En parlant du Jubilé épiscopal de Mgr. de Münster, un journal catholique d'Allemagne se plaît à énumérer les actes sacramentels que le vénérable pasteur a, pendant sa longue carrière, accomplis dans son diocèse. Plus d'un million de catholiques ont reçu de sa main le sacrement de confirmation ; il a ordonné 3,173 prêtres, et conféré les ordres inférieurs à plus de 10,000 candidats. Plusieurs des prêtres ordonnés par lui sont parvenus à l'épiscopat, entre autres le défunt comte de Spiegel, archevêque de Cologne, et son illustre successeur, Clément-Auguste ; l'évêque de Liège, Cornille VanBommel ; le nouvel évêque de Paderborn, François-Drepper ; l'évêque-suffragant et vicaire apostolique d'Osnabrück, Charles-Antoine Lüpke. Il a de plus sacré cinq évêques ; son vénérable frère Clément-Auguste, le défunt évêque de Trèves, Joseph de Hammer ; le défunt évêque de Paderborn, Richard Dammers, l'évêque de Curium, et vicaire apostolique de Hollande, baron de Wykerslooth, et l'évêque d'Hébron, son suffragant actuel, François-Antoine Melechers. *Ami de la Religion.*

—L'on mande de Silésie, que le curé de Reichembach a repris possession au nom de la paroisse catholique, de l'ancienne église d'un monastère qui, depuis trente-cinq ans, était abandonnée. Il prenait ainsi les devans sur les schismatiques hongrois, qui, s'ils parvenaient à s'établir dans la ville, ne manqueraient pas de la demander pour y célébrer leur culte. Le 15 et le 16 août dernier, les sectaires se sont réunis à Breslau, en un prétendu synode provincial. L'on s'y est longuement disputé sur la rédaction des articles du symbole de Leipsick, mais sans parvenir à s'entendre ni sur leur sens ni sur leur rédaction. Depuis lors, Jean Ronge a repris le cours de ses voyages apostoliques, marqués par bien des vicissitudes contraires. A Oppeln, il a été salué par des huées, accompagnées d'une grêle de pierres. La même avanie lui était arrivée quelques jours auparavant à Grotkau. Plus heureux à Offenbach, s'il faut en croire les feuilles protestantes, il aurait été accueilli avec enthousiasme par une partie de la population, qui, d'après ces journaux, se leissaient fouler aux pieds des chevaux pour obtenir une poignée de main de ce nouveau réformateur. *Ami de la Religion.*

## NÉVÈRE.

Munster.—Les annales de l'Eglise ne nous avient jusqu'ici transmis le souvenir que d'un seul fait semblable à celui que nous venons de célébrer : encore faut-il, pour le retrouver, remonter jusqu'à saint Rémi, archevêque de Reims, qui, comme notre évêque, porta pendant plus d'un demi-siècle la houlette pastorale. C'est le 6 septembre 1795 que Mgr. de Droste fut sacré évêque-suffragant de Munster, par l'archevêque Maximilien-François, électeur de Cologne et évêque de Munster, fils de la grande impératrice Marie-Thérèse. La carrière épiscopale du suffragant, depuis titulaire du diocèse, a été pleine de vicissitudes, de tribulations, mais aussi de fruits de bénédiction pour son Eglise ; et c'est pour en consacrer le souvenir que ce jubilé extraordinaire a été solennisé dans nos murs avec un éclat qui passe toute description. Pendant que la magnifique procession, qu'un grand nombre d'évêques et de prélats étrangers honoraient de sa présence, passait devant l'hôtel patrimonial des comtes de Droste-Vischering, le vénérable confesseur Clément-Auguste, archevêque de Cologne, dont la faible santé ne lui permettait pas de se mêler à cette sainte réunion, s'était fait porter à la fenêtre de son appartement, d'où, les yeux pleins de larmes, il contemplait le cortège triomphal de son frère. Sa pensée se reportait sans doute sur la différence de cette imposante cérémonie, et de l'enlèvement nocturne dont il avait été la victime. Le banquet offert par la ville, et préparé au palais du roi, fut servi à six cents couverts, et la journée se termina par la plus magnifique illumination, à laquelle se prêtait merveilleusement la localité de la cité. Des milliers de lampions de diverses couleurs, éclairaient la place de la cathédrale. Tous les clochers, toutes les tours de l'antique cité resplendissaient au loin dans la contrée, et y proclamaient en quelque sorte l'amour et la vénération que portait le troupeau à son vénérable pasteur.

Sous l'ancien règne, et au commencement même du règne actuel, cette grande manifestation de la puissance pastorale sur le cœur des peuples catholiques, outre qu'elle eût effusé le préjugé protestant, eût sans doute paru un danger politique que l'on se serait empressé de prévenir en renfermant la solennité entre les murs de la cathédrale. Il n'en est plus de même aujourd'hui que le roi ne peut être trompé sur les véritables dispositions de ses peuples catholiques envers son auguste personne. Aussi S. M. a-t-elle voulu prendre sa part de la fête et des honneurs rendus au doyen de l'épiscopat catholique, en lui faisant présenter de sa part les insignes de l'Aigle noir, le premier des ordres de son royaume. *Ami de la Religion.*

## ALLEMAGNE.

—On lit dans le *Mercur de Souabe* :

« M. Ronge est arrivé à Ulm, et a été reçu avec transport par une foule de curieux. Des membres de la municipalité et plusieurs autres notabilités de la ville s'étaient assemblés, et ont offert une couronne de fleurs à M. Ronge, qui a adressé quelques paroles à l'assemblée. »

Au sujet de ce voyage, un harmonien de Stuttgart écrit à la *Démocratie pacifique* que « M. Ronge est un fort grand homme, qui met toute l'Allemagne en rumeur, fait oublier Strauss et Schelling, et montre dans toute sa splendeur la cité nouvelle de Dieu. Les peuples, poursuit cet harmonien, qui n'est pas moins naïf que ses correspondants de France, les peuples accueillent le réformateur avec ivresse, et reconnaissent en lui le *Christophe Colomb du monde religieux*, parce qu'au lieu d'assigner à la *Faï* la première place, comme le faisaient presque tous les partis chrétiens jusqu'ici, il lui substitue l'*Amour*, avec toutes ses conséquences sociales. » Ce qui est un coup de génie dont on s'étonne, quand on pense que M. Ronge n'a pas 33 ans ; mais, ajoute l'harmonien, M. Ronge a beaucoup vécu.

Il ne faut pas cependant croire que Ronge marche toujours sur un chemin de roses. Bien au contraire, s'écrie le correspondant de la *Démocratie pacifique*, et même « les débris de ce parti haineux, qui s'appelle catholique romain, n'épargnent rien pour arrêter ses triomphes. Excommunications, émeutes, torrents de calomnies, rien ne répugne à ce parti. » Mais qu'il y prenne garde : Si jamais il pouvait fanatiser un individu jusqu'à attenter aux jours du terrible lutteur, il n'aurait certes fait que hâter sa ruine complète. »

L'harmonien nous apprend ensuite que Ronge se rend à Constance et dans le Brisgau, où se prépare une défection générale au sein du clergé et de la population catholique :

Ronge finira peut-être par venir en France, et qui sait si ce n'est pas à lui qu'il est réservé de poser enfin la première pierre du phalanstère sur la base de l'*Amour* ? Nous croyons que la *Démocratie pacifique* l'espère un peu, et voici la réponse qu'elle fait dans sa petite correspondance au néophyte *fou-rrière-rongien*, qui lui écrit ces belles choses : « M. G., à Stutt. Bravo ! bravissimo ! — Vous voyez bien qu'elle tourne !... — En vérité, nous vous le disons, la lumière se fait de toute part, — Courage, frère ! tout sera compté, et l'heure des grandes choses n'est pas loin de nous. » *Univers.*

## ILES MARQUISES.

—Une nouvelle affligeante, contenue dans ce numéro, est la confirmation du naufrage du brick *Marie-Joseph*, appartenant à la société de Picpus, et de la perte duquel nous avons déjà parlé. Voici ce qu'annoncent les directeurs des *Annales* :

« Après trois ans de silence et d'incertitude sur le sort de Mgr. Rouchouze nous sommes forcés de dire qu'il ne nous reste plus d'espérance. .. Aujourd'hui que les recherches les plus actives n'ont pu remettre sur la trace du vaisseau disparu, après qu'on a vainement exploré les détroits, qu'on a interrogé sans succès les navigateurs, et demandé des renseignements à tous les ports sans obtenir une seule réponse favorable, il faut bien se résigner à en conclure que le *Marie-Joseph* aura sombré au cap Horn. »

Nous lisons aussi dans une lettre écrite par un membre de la société de Picpus :

« Convaincu que nous avons un grand malheur à déplorer notre supérieur-général, par une circulaire, a demandé pour Mgr. de Nilopolis, pour les sept Prêtres, les sept Catéchistes et les neuf Religieuses qui l'accompagnaient, les prières d'usage pour les membres de la Congrégation décédés. Dans la même persuasion, le Saint-Siège vient de nommer Vicaires-Apostoliques deux de nos pères qui sont actuellement aux Marquises : l'un, M. Duboize, avec le titre d'Evêque d'Arathie, aura sous sa juridiction l'Archipel Sandwich ; l'autre, M. Baudichon, a le titre d'Evêque de Basilinopolis, et les Iles Marquises, Tahiti, Gambier, etc., formeront son vicariat apostolique. Le père Baudichon, vu l'incertitude qui régné toujours sur le sort du *Marie-Joseph*, aura provisoirement la qualité de coadjuteur de Mgr. de Nilopolis. Nous n'avons reçu aucune nouvelle officielle ; mais quelle conjecture peut nous autoriser à conserver encore de l'espoir ? » *Propagateur Catholique.*

## TERRÉ DE VAN DIEMEN.

*Sœurs de la Charité.*—Le digne évêque de Hobartown a fait un appel aux catholiques de la terre de Van Diemen en faveur des sœurs de la charité, dont l'introduction dans cette colonie est en contemplation dans l'esprit de Sa Grandeur. Ce qui suit est un extrait du très Rév. évêque à ces diocésains. « Mes très chers frères, c'est avec la plus grande joie que je vous annonce que nous avons, avec votre coopération, l'occasion favorable d'établir une maison de Sœurs de la Charité dans cette colonie. Cette institution, par le secours du Ciel est calculée pour produire les plus grands avantages, et attirer les bénédictions les plus abondantes non seulement sur celui qui est libre, mais aussi sur celui qui est esclave ; sur l'orphelin, sur la veuve, le malade, l'affligé, et pour répandre partout où elle sera établie la douce odeur d'une piété sincère, et d'une bienveillance désintéressée. Car la religion pure et sans tâche aux yeux de notre Père, Dieu consiste à visiter les orphelins, et les veuves dans leur affliction et à se conserver pur de la contagion du siècle présent, St. Jacques 1. 27. Nous nous flattons que vous recevrez cette nouvelle avec un sensible plaisir. Voici le plan que je vous propose pour le commencement de cette institution, 1<sup>o</sup>. que l'on bâtit dans un endroit convenable, une maison propre et décente, capable de loger cinq à six sœurs de la charité, jusqu'à ce qu'il plût à la Divine Providence de don-

ner les moyens de construire une maison propre à loger une communauté religieuse, 2°. qu'avec les souscriptions qui seraient levées, on fournirait la maison de ce qui est nécessaire, et on payerait le passage des Sœurs depuis Paramatta jusqu'à Hobartown. 3°. que ce qui resterait après avoir acquitté les frais du voyage, serait employé à payer le compte courant de la maison 4°. Que tous les ans, il faudrait s'efforcer, par le moyen des aumônes, de soutenir cette louable institution.

ILES SANDWICH.

—Lorsque l'Abbé Coret avec d'autres prêtres tentèrent d'ouvrir une mission dans ces îles, il y a huit ans environ, ils furent pris, et en furent bannis par la jalousie des missionnaires protestants. Quelque temps après l'Amiral français obligea le gouvernement de ces îles à permettre aux missionnaires catholiques d'y demeurer, et en conséquence, il leur fut libre de prêcher et d'y faire des conversions, durant ces quatre dernières années. D'après le rapport d'un correspondant du *Sun* de New-York, on compte dans cet archipel 90 églises catholiques ou chapelles: 110 écoles, 3,000 enfans qui les fréquentent 14,000 catholiques.

NOUVELLES POLITIQUES  
ITALIE.

La révolution italienne, dont je vous signalais les symptômes dans mes lettres précédentes, a éclaté, le 23 septembre, dans la ville de Rimini. Mais comme je vous le prédisais aussi, elle a été aussitôt étouffée. Il était difficile qu'il en fût autrement ! Depuis trois mois on disait publiquement chez nous que tel jour, et presque à heure fixe, une insurrection devait éclater dans les légations : et il y a des cafés, à Paris et à Marseille, où l'on nommait hautement les chefs supposés de ce mouvement, et où les moyens d'actions l'appui qu'on espérait trouver dans les garnisons de certaines villes de la Romagne, étaient devenus des sujets habituels de conversation. On savait que cette fois les libéraux, sans chercher à renverser le gouvernement pontifical, devaient se borner à demander des réformes administratives. Comme si ces bruits propagés partout n'eussent pas suffi pour donner l'éveil à la cour de Rome, on les a reproduits, en grande partie, dans les journaux allemands, anglais et français, et l'on a pu voir une coïncidence qui ne devait échapper à personne, le chef de la Jeune-Italie, réfugié à Londres, faire paraître en France un écrit dans lequel, après avoir exposé les griefs des Italiens, et s'être appliqué à établir la légalité de l'insurrection, il finissait par ces paroles : *Si nous réussissons, nous aurons des amis et des alliés ; si nous tombons, nous serons plaints et admirés !* — C'est avec une telle circonspection et une telle prudence qu'on dirige actuellement les conspirations, dans le pays qui a produit Machiavel !

Cette folle tentative paraît, du reste, s'être bornée à la ville de Rimini que les insurgés ont évacuée à l'approche des troupes pontificales. Mais une partie d'entre eux ont été rejoints dans les légations de Ravenne et de Bologne, où 14 prisonniers ont été faits, d'après les dernières nouvelles de Bologne.

SUISSE.

—Les journaux conservateurs viennent chaque jour confirmer ce que nous avons dit tant de fois depuis trois mois sur la situation de la Suisse. Voici la lettre que nous trouvons aujourd'hui dans la *Press*.

« Berne, 12 septembre.

« Quelques arrestations importantes opérées en dernier lieu dans une petite ville du canton de Neuchâtel et les aveux obtenus des individus arrêtés ont mis la police neuchâteloise sur la voie d'une vaste conspiration ourdie en Suisse par des membres de la *Jeune-Allemagne*. Le centre actuel de l'association paraît être la ville de Lausanne, mais on ne compte pas moins de vingt-huit villes en Suisse, dont sept du premier ordre, telles que Berne, Zurich, Bâle et Genève, qui renferment des loges de conspirateurs. On assure qu'il existe des clubs allemands affiliés à cette société dans plusieurs villes de France, notamment à Strasbourg et à Marseille. Le choix que ces anarchistes ont fait dans ces derniers temps de la Suisse française pour y transporter leur quartier-général, s'explique naturellement par le besoin d'échapper plus aisément à la surveillance dans un pays où leur langue n'est pas entendue, et par le désir de propager leurs doctrines parmi leurs compatriotes établis en France, pour les associer à leurs machinations, et créer un lien entre les communistes français et la *Jeune-Allemagne*. Le but de l'association, clairement dévoilé par les écrits et la correspondance des chefs, ainsi que par les révélations des membres défectionnaires, est de parvenir, par la prédication de l'athéisme, par la démoralisation graduelle des masses, et au besoin par l'assassinat des fonctionnaires publics, au renversement de l'organisation religieuse, politique et sociale de l'Allemagne, et successivement des autres États de l'Europe. La moralité des chefs de l'association qui ont été signalés par la police neuchâteloise est telle, dit le rapport, qu'il faudrait emprunter la plume du marquis de Sade pour la caractériser dignement. Les principaux d'entre eux sont : 1°. le nommé *Hermann Dollke*, d'Erfurth, instituteur public dans le canton de Vaud, précédemment maître de langues dans celui de Neuchâtel ; 2°. *Mua Hoffmann*, Bavaurois, pharmacien ; 3°. *Wilhelm Marr*, naguère rédacteur d'une feuille anarchiste en langue allemande, intitulée le *Journal des Clubs*, décoré par les hommes de son parti du surnom de *Robespierre*, dont il accompagne lui-même sa signature ; 4°. *Jules Standau*, de Gotha, professeur d'allemand au collège de La Chaux-de-Fonds (Neuchâtel), précédemment ouvrier serrurier, puis insti-

tuteur privé, prévenu de falsification de passeport. Cet aventurier, ainsi que quatre de ses associés, a été arrêté à La Chaux-de-Fonds et expulsé, nominativement du moins, du territoire de la confédération suisse, où il vivait comme émigré depuis cinq ans.

« On est justement alarmé de voir avec quelle active et astucieuse persévérance ces propagandistes ont travaillé à enrôler sous leur bannière une partie considérable des ouvriers allemands, au nombre de vingt à vingt-cinq mille, qui sont établis dans les divers cantons de la Suisse. Le hideux et cynique journal de Marr était parvenu, dans ces derniers temps, à réunir jusqu'à cinq cents abonnés parmi cette population flottante. On a pu lire, dans cette feuille, une oraison funèbre de *Tschech*, l'assassin du roi de Prusse, accompagnée de menaces de mort contre ce souverain, et de provocations au régicide adressées aux populations de l'Allemagne. Jeunes Allemands, y est-il dit, Dieu et l'immortalité de l'âme sont des vieilleries usées ; la religion n'est que du fumier. Ne vous laissez pas effrayer par le fantôme d'une providence... Les efforts de *Tschech*, d'héroïque mémoire, sont malheureusement restés sans succès... Garde à toi, majesté ! » Des publications à peu près semblables pour le sens, si ce n'est pour l'expression, avaient déjà antérieurement circulé parmi les ouvriers et professionnels allemands établis à Zurich, à Berne, à Genève, à Bâle et dans d'autres villes de la Suisse.

Pologne.

24 septembre.—On mande de Varsovie que plusieurs jeunes personnes ont été de nouveau transportées de la citadelle : 10 pour le Caucase et 7 pour la forteresse de Zamoski. La citadelle avait été presque vide avant la dernière présence de l'Empereur, après le départ d'un transport considérable de jeunes gens soi-disant criminels politiques (pour la plupart des étudiants) ; cependant, bientôt elle s'est remplie de nouveau, les autorités ayant réussi à découvrir une nouvelle conspiration à laquelle personne n'ajoutait foi en Pologne, afin de donner à l'Empereur une nouvelle preuve de leur vigilance et de remplir les cachots. Les prisonniers qui viennent d'être transportés de Varsovie à une autre destination appartenaient aux moins coupables, et leur condamnation n'est pas par conséquent très considérable ; il en reste encore cinquante-trois à juger, qui seront probablement destinés aux travaux des mines, où ils ne verront plus le jour, à la Sibérie, où on n'entendra plus parler d'eux. Un ami de ces malheureux écrit ce qui suit :

« Rien ne ressemble à l'aspect déchirant de ces condamnés ; leurs visages sont b'êmes et étioilés, leur corps ressemble à un spectre ; cependant, malgré cette triste position, ils ont pressé la main à leurs parents, amis et connaissances, et ont encore trouvé pour eux des mots de consolation. Ajoutez à cela les sanglots, les larmes des mères et des sœurs, et le désespoir muet des pères qui lèvent les regards au ciel avec des reproches amers. »

Univers.

ÉTATS-UNIS.

*Emigration des Mormons.*— Ces pauvres fanatiques se sont lassés de lutter contre la jalouse intolérance de leurs voisins ; pour mettre fin à une guerre civile devant laquelle les autorités de l'Illinois sont demeurées impuissantes, il se sont décidés à abandonner la terre inhospitalière sur laquelle ils avaient, pendant quelques années, trouvé un asile contre les persécutions qui les ont poursuivis sur les divers états où ils ont successivement essayé de se fixer. Cette fois ils vont au loin, sur une île où n'a pas encore pénétré la civilisation. C'est dans l'île de Vancouver qu'ils vont porter leurs superstitions religieuses et leur laborieuse et féconde industrie. Car il faut rendre aux Mormons cette justice que, partout où ils ont passé, ils ont laissé les traces d'un travail intelligent et actif. La ville de Nauvoo, qu'ils ont récemment fondée, luttait déjà en grandeur et en prospérité avec les plus commerciales de l'Ouest, et, sur tout le territoire des alentours, l'agriculture avait été poussée à un degré de développement que l'on trouve rarement aux États-Unis. Aussi leur expulsion n'est-elle pas seulement un acte d'intolérance religieuse qui donne un triste démenti à ces principes de liberté que prêche si haut le protestantisme ; il nous serait facile de prouver que de notre temps, ce que vous appelez le *papisme* a beaucoup plus de respect pour les droits de la conscience ; c'est aussi une spoliation, car les Mormons ne pourront certainement pas apporter avec eux toutes les richesses dont ils avaient laborieusement ouvert la source.

Courrier des États-Unis.

DELAISSEMENT DE JEAN BRELIN DANS

L'ILE DE L'ASCENSION.

Le 6 Mai, après avoir quitté Sainte-Hélène, nous fîmes route pour l'île de l'Ascension que nous aperçûmes le 17, à six heures de matin.

A onze heures, nous mouillâmes près de la côte, et je fus, avec quelques autres, envoyé à terre dans le canot, pour chercher des tortues. En deux nuits nous en primes trente-cinq très-grandes. Le 19, dans la matinée, nous étions prêts à retourner à bord, lorsqu'il me prit fantaisie, ainsi qu'à trois de mes camarades, de pénétrer un peu dans l'île pour y cueillir du pourpier qui y croît en abondance. Je ne sais comment cela se fit, mais dans un clin-d'œil je fus séparé de mes compagnons qui marchaient tout près de moi. Ayant ensuite remonté un sentier qui, à ce que je croyais, conduisait au port, je le

suivis, mais je m'enfonçai de plus en plus dans le desert.

J'entendis un coup de fusil partir du côté opposé à la route que je tenais ; aussitôt je grimpai sur une éminence pour voir de quel côté je devais tourner mes pas ; mais je tombai et je me démis le pied, de sorte qu'il me fut impossible de marcher. A l'instant j'entendis un second coup de fusil. Il m'annonçait assez clairement que l'on me demandait à bord : mais comme je croyais que l'on pourrait penser que je m'étais égaré, et qu'il m'était arrivé quelque accident, je ne m'imaginai pas que mes compatriotes m'abandonneraient dans la solitude la plus affreuse du monde, avant de s'être au moins donné la peine de me chercher.

J'essayai, en criant, de faire connaître où j'étais ; ce fut en vain et malgré tous mes efforts, je ne parvins que dans l'après-midi à me relever. Je mis entre deux rochers mon pied tout disloqué et presque entièrement tourné vers l'intérieur de la jambe, je me jetai à corps perdu par terre de l'autre côté, et j'eus le bonheur de réussir à le remettre : mais cela me causa une douleur insupportable, et je restai presque sans connaissance jusqu'au soir que mon mal fut moins cuisant, de sorte que je fus en état de m'en aller.

J'eus beaucoup de peine à arriver jusqu'au rivage. Je me trouvai à un endroit entièrement opposé à celui vis-à-vis duquel le vaisseau avait été à l'ancre. Je suivis la plage dans un assez long espace, et j'aperçus ce bâtiment ; il était si loin en mer que l'on ne distinguait plus que ses hautes voiles. J'essayerais vainement de décrire le chagrin, l'inquiétude, les angoisses que j'éprouvai à cette vue. Chacun peut aisément se représenter l'étendue de ma misère. Seul dans une île âpre, stérile et déserte, je ne savais pas même si j'y trouverais de l'eau fraîche, ni rien qui pût servir à soutenir mon existence. La crainte d'une mort que l'on peut avec raison appeler la pire de toutes, était certe bien capable de me plonger dans le plus affreux désespoir.

Je restai immobile et éperdu sur le rivage : les larmes inondèrent mon visage ; mon cœur se froissa lorsque le bâtiment disparut de ma vue ; des pensées déchirantes, accablantes, vinrent assaillir mes esprits fatigués. Je me rappelle avec horreur que je fus bien près de ne plus espérer du tout dans la bonté du Ciel, et que je ne redoutais que sa justice vengeresse.

Cependant, l'agitation de mes idées se calma, et mon esprit se tranquillisa, quand enfin Dieu me fit la grâce de me rappeler divers exemples de sa miséricorde et de son assistance miraculeuse envers des hommes réduits au dernier terme du malheur ; je le priai avec foi et confiance et je conçus l'espérance qu'il me secourrait dans ma détresse, quoique je ne pusse comprendre comment cela pourrait s'effectuer.

Ranimé par ces réflexions, je me couchai sur le sable, et je tombai dans un sommeil profond, qui ne fut interrompu que par la fraîcheur de la nuit. Alors, l'obscurité du moment, la solitude du lieu, le fracas des vagues qui se brisaient contre les rochers du rivage, les cris affreux des oiseaux de proie, firent renaître dans mon esprit affaibli et égaré les mêmes terreurs et les mêmes pensées désespérantes qui m'avaient assailli auparavant. Je parvins de nouveau à les chasser en priant, et en me rappelant la présence de Dieu, et à espérer que je pourrais être tiré de cette île maudite ; je crus même que l'instant de ma délivrance était arrivé, en entendant des cris assez forts à une grande distance ; j'y répondis par d'autres cris ; je n'entendis plus rien qu'un bruit sourd qui semblait venir tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et que probablement j'avais pris pour une voix humaine. Il ne servit qu'à renouveler et augmenter mes terreurs.

Il s'éleva, pendant la nuit suivante, un vent très-fort ; l'eau tombait par torrens. Je cherchai une grotte que j'avais précédemment aperçue au-dessus d'une montagne ; je la trouvai à la fin, et j'y eus toutes les peines imaginables à me débarrasser, avec un os de tortue, d'une multitude de gros rats qui venaient sans cesse m'attaquer. J'étais en outre, incommodé sans relâche par de petits crabes qui sortaient des fentes de la montagne, et quelquefois me tombaient sur le visage : leurs nombreuses pattes me causaient, à la vérité, plus de frayeur que de mal réel, mais il ne me fut pas possible de fermer l'œil de toute la nuit, tant je fus inquiet et tourmenté.

Dès que le jour commença à paraître, je quittai ce misérable gîte. Mon pied était déjà moins douloureux, de sorte que je fus en état de marcher jusqu'à l'endroit où nous avions eu notre tente. Je cherchai à découvrir si l'on n'y avait pas laissé quelque chose, mais je n'y trouvai pas même une goutte d'eau, qui était cependant la chose dont j'avais le plus grand besoin ; car j'étais entièrement épuisé par la soif. Le soleil, qui se levait, me faisait craindre de ne pas pouvoir supporter la chaleur excessive du jour.

Mais le Seigneur avait daigné exaucer ma prière ; l'instant de la délivrance était arrivé. Dans le moment où je faisais les réflexions les plus tristes, j'aperçus un navire à l'ancre ; c'était une tartane française qui croisait aux environs de l'île. Je laissai à penser la joie que cette vue me causa : j'étais comme un homme que l'on rend à la vie. Je me jetai à genoux, et je remerciai le Tout-Puissant, qui avait choisi ce moyen miraculeux de me retirer d'un désert horrible, où j'avais cru que j'allais terminer promptement mes jours de la manière la plus misérable.

A huit heures du matin, la chaloupe de la tartane vint à terre : les hommes qui la montaient, et qui devaient me chercher, apportaient avec eux de l'eau, du vin et des alimens. Ils étaient venus à terre, la veille au soir, dans le même dessein, parce que mon capitaine leur avait appris que je m'étais égaré ; mais toutes leurs recherches avaient été inutiles. Je m'embarquai avec eux ; et je fus mené à bord, où l'on eut pour moi toutes les bontés et tous les soins imaginables. Le capitaine me dit que mon commandant m'avait fait chercher, et que, ne m'ayant pas découvert, il l'avait prié de ne rien négliger pour me retrouver. Je témoignai à ce capitaine et à tout son monde ma vive reconnaissance des peines qu'ils avaient bien voulu se donner pour venir à mon secours ; et je ne pus assez remercier la Providence de m'avoir arraché au malheur dont j'avais été menacé.

## A VENDRE,

A CE BUREAU ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES  
ET MARCHANDS DE CETTE VILLE,

# LE CALENDRIER POUR 1846.

Prix : £1 la grosse ; 2 schellings la douzaine.  
7 Novembre 1845.

## Li v r e s

A L'USAGE DES

ECOLES CHRÉTIENNES ET AUTRES.

A CINQ PAR CENT,

Meilleur marché que partout ailleurs.

LES Soussignés viennent encore de réduire les prix de leurs Livres à l'usage des Ecoles, il devient inutile pour eux d'en fournir de nouveau une liste avec prix, exposés qu'ils sont d'en réduire encore LES PRIX DE JOUR EN JOUR, ils s'engagent à les vendre A CINQ PAR CENT, MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS, POUR ARGENT COMPTANT.

E. R. FABRE & Cie.

Rue St. Vincent, No. 3 ;  
6 novembre 1845.

## ORNEMENS D'ÉGLISE

ATTENDUS TRÈS PROCHAINEMENT.

LE SOUSSIGNÉ recevra à Montréal, par les premiers arrivages d'au mine UN ASSORTIMENT TRÈS VARIÉ d'ornemens et d'étoffes d'Eglise, avec leurs garnitures complètes.

On pourra par là même choisir entre des ornemens faits en Europe, et les différents genres d'étoffes à faire confectionner en ce pays.

J. C. ROBILLARD.

Agent pour ornemens et objets d'Eglise.

Montréal, 15 septembre 1845.

## GARNITURE COMPLETE

(EN DRAP D'ARGENT BROCHÉ EN OR FIN RELLEVÉ.)

— A VENDRE. —

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir et offre à des PRIX réduits,  
UNE CHASUBLE, Fond drap d'argent gaufré (mat.)

avec croix sur fond d'argent brun, (kuisant), broché en or, relevé et tout

2 DALMATIQUES. Fond ditto ditto ditto ditto ditto ditto

ORFROIS ditto ditto ditto ditto ditto ditto

UNE CHAPE, Fond ditto ditto ditto ditto ditto ditto

CHAPERON et BANDES ditto ditto ditto ditto ditto ditto

LA CROIX, porte, un chiffre de MARIE, broché tout or, au milieu d'une GLOIRE or et argent.

LE CHAPERON, porte, un Cœur de MARIE " or et argent "

N. B.—Un filet CRAMOISI court autour de toutes les brochures, et fait sortir avec beaucoup d'avantage, le contraste de l'or mat, sur fond brun.

S'adresser par lettre à  
J. C. ROBILLARD, No. 5, Nassau St. New-York.



## AGENCE D'ORNEMENS ET OBJETS D'ÉGLISE.

A MONTRÉAL CHEZ LES SŒURS GRISSES (HOPITAL-GÉNÉRAL.)  
 A QUÉBEC " MM. J. ET O. CRÉMAZIE, RUE STE. FAMILLE, No. 9.  
 A NEW-YORK " J. C. ROBILLARD, RUE BEAVER, No. 32.

MESSIEURS LES CURÉS apprendront sans doute avec plaisir que dans le but de faciliter leur choix et d'accélérer l'expédition de leurs commandes, les Dames de l'Hôpital Général viennent d'accorder au Soussigné, leur puissante entremise auprès du Clergé de ce Diocèse.

Les doutes qu'on aurait pu entretenir, lors d'une annonce précédente au sujet des précieux avantages de cette nouvelle voie d'importation d'objets d'église, ne peuvent manquer de disparaître aujourd'hui, en présence de la recommandation et du concours de l'Établissement si respectable qui veut bien devenir intermédiaire des ordres à remettre au Soussigné.

Dans l'exécution des objets désirés, les fabricants s'attacheront spécialement à la nouveauté des dessins, à la bonne qualité et surtout aux bas prix qui ont déjà signalé les divers ornemens livrés au clergé des États-Unis et de ce pays.

POUR PLUS AMPLES DÉTAILS, les MM. du Clergé voudront bien s'adresser à l'HOPITAL-GÉNÉRAL où sont mis en vente, quelques ornemens dont le bon goût ne peut manquer de plaire et d'obtenir de nouvelles commandes.

ON y trouvera aussi des ECHANTILLONS

DE DRAP D'OR ET D'ARGENT.  
 SATINS DE DIVERSES COULEURS.  
 DAMAS BROCHÉ OR OU ARGENT.  
 ORFROIS DE DALMATIQUES  
 " " CHAPES.

—DE PLUS—

CROIX DE CHASABLES ASSORTIES,  
 ÉTOILES PASTORALES  
 SUR DAMAS BLANC, VERT, VIOLET, CRAMOISI ET NOIR.  
 BROCHÉ OR OU ARGENT AVEC OR SANS COULEURS.  
 GLANDS DE DALMATIQUES ET D'ÉTOILES.  
 FRANGES ET GALONS OR FIN  
 " " OR MI-FIN,  
 " " SOIE JAUNE ET BLANCHE.

Il est important d'observer que le but de l'agence acceptée par les DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL n'étant que de concentrer les ordres de ce diocèse; les articles livrés à leur établissement seront tous portés aux prix de la facture originale qui sera adressée directement et sans entremise, si on le préfère.

N. B. Les ornemens qu'on voudra faire confectionner en ce pays, seront importés au complet des étoffes, galons et franges nécessaires et confiés si on le désire, aux talens si connus des DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL.

J. C. ROBILLARD, 32, Beaver St.  
 New-York.

ATELIER DE RELIEUR.  
CHAPELEAU & LAMOTHE.

REMERCIENT sincèrement les Messieurs du CLERGÉ et le PUBLIC en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les préviennent qu'ils ont transporté leur atelier à la rue ST. GABRIEL, faisant face à la rue ST. THÉRÈSE à quelque pas de leur ancienne demeure.

ILS ont l'honneur de prévenir les Messieurs du CLERGÉ, les MARCHANDS, les INSTITUTEURS et autres qu'ils viennent d'ouvrir un MASIN DE LIVRES D'ÉCOLES à l'usage des FRÈRES de la DOCTRINE CHRÉTIENNE et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

AUSSI :

ILS sont prêts à exécuter toutes RELIURES de LIVRES suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un PARTAGE des OUVRAGES.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 19 juin 1845.

## V. BRASSART,

PROFESSEUR DE CLARINETTE,  
 ÈLÈVE DU CÉLÈBRE STRADIV.

Ex-Professeur du Prince de Chimay, en Belgique.

RECEMMENT arrivé en cette ville, à l'honneur d'informer les amateurs de la MUSIQUE VOCALE ET INSTRUMENTALE qu'il est prêt à faire des ÉLÈVES, soit pour la Musique Vocale, pour la Clarinette ou pour former des BANDES MUSICALES. Il ira donner des leçons à domicile. S'adresser, rue St. Constant, No. 150, faubourg St. Laurent, maison de M. JOHN RAFTER, 4ème. porte en montant la rue.

11 novembre 1845.

## PROSPECTUS

DE LA  
 PUBLICATION D'UNE NOUVELLE  
 CARTE GÉOGRAPHIQUE  
 DU  
 CANADA  
 ET DES PROVINCES ADJACENTES, &c  
 PAR  
 JOSEPH BOUCHETTE, D. A. G.

LE SOUSSIGNÉ ayant pris des arrangements pour la publication de la Nouvelle Carte ci-dessus mentionnée, désire soumettre au public le Prospectus suivant :

PLEINEMENT convaincu de l'utilité et de l'importance d'une Nouvelle Carte de la Province du Canada, démontrant la multiplicité et l'étendue des améliorations locales qui ont marqué l'avancement du Pays dans le cours des dernières quinze années, l'AUTEUR, depuis l'Union des Provinces du Bas et du Haut-Canada, s'est laborieusement occupé du renouvellement, de la révision et de l'amélioration de sa Carte des Colonies de l'Amérique Britannique du Nord, publiée à Londres en 1830.

La Carte, ainsi améliorée, contient non seulement un aperçu fidèle du CANADA-UNI, mais embrasse aussi une exacte délimitation géographique des Provinces du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse, de l'Éternelle et de l'Isle du Prince Édouard, avec en outre une grande section des États limitrophes, et la ligne de division entre les deux Pays, telle qu'établie par le Traité de Washington en 1842.

Elle comprend de plus, sur une échelle détachée, cette section des Domaines Britanniques qui se trouvent entre les Océans Atlantique et Pacifique, et qui s'étend vers le Nord jusqu'aux Mers Polaires, faisant voir les découvertes les plus récentes et le résultat des recherches qui ont eu lieu en cette partie des régions arctiques, et comprenant en même temps le Territoire de l'Orégon.

Dans ses détails, la Carte contient une délimitation scrupuleuse des divisions et subdivisions actuelles du Canada en Districts, Comtés, Seigneuries et Townships; ses organisations municipales et judiciaires; les noms et localités des Paroisses; les Villes et Villages; Canaux et Chemins de Fer, Chemins pavés en Bois et Macadamisés, distinguant les Routes et les Bureaux de Poste, non-seulement du Canada mais aussi des Provinces voisines.

Le tout, couché sur une projection géographique, et sur une échelle de 14 milles au pouce, formera une Carte de sept pieds sur quatre (7 x 4.)

Dans la construction de sa Carte, l'AUTEUR a apporté le plus grand soin et la plus grande attention, et dans sa compilation, a eu recours à des documents dont l'exactitude et l'autorité ne laissent aucun doute; et dont une portion considérable a été recueillie par lui-même à de grands travaux et d'après des informations personnelles qu'il a puisées de sources généralement officielles et authentiques.

L'AUTEUR ose croire que d'après l'état amélioré de la Province et l'Union récente, la publication d'une telle Carte serait d'un intérêt important et utile au Public; mais connaissant la grandeur et le coût de l'entreprise, il a supplié l'aide de la Législature Coloniale, et prend maintenant la liberté de solliciter l'encouragement libéral et le patronage du Public, sans lesquels il ne pourrait espérer de pouvoir accomplir la tâche qu'il est sur le point d'entreprendre.

La Carte sera gravée par les meilleurs Artistes soit d'Angleterre ou des États-Unis.

Le prix de la Carte sera, aux Souscripteurs, de £2 10s. en feuilles—ou £3 montée sur toile et rouleaux.

Les Messieurs de la campagne qui désirent souscrire pourront le faire par lettre, port-franc, adressée à Montréal à

ROBERT W. S. MACKAY  
 Libraire, No. 115, rue Notre-Dame.

Le Clergé, les maîtres de poste ou autres résidant dans le pays qui procurent dix souscriptions et qui répondront pour le même nombre, recevront une copie de cette Carte, exempte de toute charge.

## CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LERON, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.  
 Chaque insertion subséquente, 7d.  
 Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 1d.  
 Chaque insertion subséquente, 10d.  
 Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.  
 Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, PRÊTRE.